

MLR 1771

*Quarantième*

## LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1962.

Mes chers Confrères,

« Si tu veux connaître tes défauts, regarde autrui. » Cette réflexion, je me la suis faite en lisant un discours sénatorial. Le prime saut trop vif, je me jette toujours, armé de remèdes, au secours de situations qui s'en passent fort bien. Pourtant Libanios l'a dit : « Le second mouvement est le bon » et, pour le même motif, Talleyrand conseille de se méfier du premier. Aujourd'hui je comprends enfin pourquoi les personnes auxquelles j'ai donné des avis se sont abstenues de tout mouvement, sinon d'humeur. Comme l'a noté Baudelaire, il déplace les lignes. Entendez tous les arrangements qui, réunis, forment ce qu'on appelle le char de l'Etat. Sans pousser à la métaphore hardie de feu Monnier, on le peut comparer à la nef de Lutèce qui flotte mais ne sombre jamais.

Je me suis mieux pénétré de mes erreurs, voire de mon outre-cuidance, en découvrant dans le discours considéré nombre d'idées que je m'étais permis d'avancer et dont je conçois le peu de fondement.

Je néglige la partie relative à l'équipement des écoles, car je ne me flatte pas d'y entendre quoi que soit, encore que certains achats me remplissent d'allégresse. Qu'un athénée de vingt élèves soit nanti de dix-huit lustres, qu'une école moyenne reçoive une tondeuse sans avoir le moindre gazon à tondre, que quatre-vingt-un moulins à café s'acheminent vers une seule école de filles, quels traits d'aimable fantaisie ! Qui en aurait cru capable une quelconque administration ?

Le sénateur a d'autres soucis. Les pouvoirs publics, juge-t-il, négligent nos musées. Eh quoi, les touristes s'en plaindraient-ils ? Le Belge moyen ne visite les musées qu'à l'étranger. Politesse assez fastidieuse, mais indispensable pour qui n'entend pas passer pour un Béotien. Chez lui, citoyen d'un pays au riche passé d'art, ce soin est superflu.

En critiquant notre radio et notre télévision, le sénateur a pris une attitude fâcheusement antidémocratique. Ces deux formes d'expression, populaires par excellence, s'efforcent avec une bonne volonté sans faille de plaire au plus grand nombre, au point que nos instituts nationaux de diffusion pourraient légitimement arborer comme devise : « Toujours plus bas ! »

C'est autrement rassurant que les conclusions de cette commission Pilkington. Instaurée par les Britanniques pour juger de leur télévision, elle affirme que « Le public n'existe pas. Il ne correspond qu'à l'idée que certains individus s'en font » Une fois sur cette pente dangereuse, comment s'arrêter ? Ne nous étonnons pas dès lors qu'il est préconisé de donner « le meilleur parce que c'est le meilleur, le pire pour que nous sachions ce qu'il est, le nouveau parce qu'on ne peut refuser aux individus la chance de s'y intéresser. » Tout ceci dénote une fâcheuse méconnaissance des réalités vivantes : Le meilleur pour l'un est pour l'autre le pire, tant les humains sont divers. Seul le nouveau a des chances d'être unanimement condamné comme dangereux et contraire à toutes nos traditions historiques.



Se penchant sur notre théâtre national, le même sénateur soutient que l'étiquette ne correspond pas à la marchandise. Est-il meilleure preuve que ce théâtre est à l'image de nos institutions ? Répudiant une discipline trop stricte — une politique, diraient les pensants — seuls des esprits chagrins nomment incohérence la douce fantaisie régnante en ces lieux. Et ce mépris des auteurs autochtones rejoint celui du Bruxellois, représentant qualifié de la Belgique. Pour complaire à ce client raffiné, le théâtre national joue parfois un classique français à seule fin de prouver que les acteurs belges ne sont pas faits pour de tels exercices.

Jugeant qu'il faut encourager les écrivains et les artistes, le sénateur préconise la formation d'élites qui représenteraient dignement la Belgique à l'étranger. Il néglige les achats de livres et d'œuvres d'art, effectués par le ministre compétent. Ils favorisent, chacun le sait, les seuls « happy few », membres désignés de ces élites, à l'exclusion du tout-venant. Et les accords culturels, grâce auxquels nous exportons nos élites de choc dans vingt-trois pays différents ? Professeurs, académiciens, gouverneurs et hauts fonctionnaires se dévouent à l'envi pour donner sous toutes les latitudes une image congrue de notre culture et de notre savoir-faire.

Absorbée par des sujets plus vastes, la presse belge ne s'est guère émue de la diatribe sénatoriale. On la comprend. Que le gouvernement préfère adresser un télégramme à un pédaleur chu de son instrument de travail plutôt que de se faire représenter aux funérailles de Michel de Ghelderode, voilà un reproche que la presse ne saurait accepter, étant sur ce chapitre, et quelle que soit son opinion, solidaire du gouvernement. Seul à peu près « Pourquoi Pas ? » a chanté le los du sénateur, quitte à se replonger aussitôt dans ses exercices connus, où les lettres tiennent autant de place que la cuisine.

La réponse de notre ministre, bicéphale comme plusieurs aigles et non bucéphale, fut remarquable. L'une tête a dénoncé la modicité des crédits ; l'autre — et c'est, dit-on, la plus intelligente — n'a



rien dit du tout, j'entends rien de positif. Et c'est fort bien. Il n'est pas dans les usages parlementaires de s'échauffer pour des questions aussi fumeuses. Nos représentants ont des soucis plus réels et c'est fort bien, il faut le répéter.

Par ses velléités aristocratiques, le sénateur Hougardy, car il faut l'appeler par son nom, a marqué un dédain presque injurieux pour la pêche des voix, devoir premier du parlementaire attaché à son mandat. Ce mépris s'étend, par voie de conséquence, aux masses laborieuses, sportives, syndicales, agricoles ou ménagères qui forment le terreau de notre beau pays. S'il se nourrit de chamaille, celle-ci se sustente, ne l'oublions pas, d'aliments simples et revigorants, à la portée du plus grand nombre de simples, revigorés par des concepts lapidaires.

Aujourd'hui, n'étant pas en cause, je vois d'autant mieux mes erreurs passées, qui me firent m'échauffer sur des thèmes indignes d'un vrai démocrate. Aussi, profitant de la leçon, je m'écrie, comme au temps de la Révolution :

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira  
Les aristocrates à la lanterne.

ROGER AVERMAETE.